

qu'une réaction s'opérait et que la détente des nerfs amènerait bientôt la vie, le mouvement, le salut.

La voix de la porte s'adressait maintenant à une personne placée dans l'autre chambre.

Le sang revenait aux tempes, le cœur battait à petits coups et inégaux. Louise se sentait capable de remuer la tête et les mains.

—Je n'y comprends rien, disait la voix derrière la porte, elle a enlevé toutes les toilettes, les couvertures du lit sont roulées et jetées par terre,—cette porte est fermée.....

—Allons prévenir madame Dauzier, proposa l'autre voix.

Et le silence se rétablit.

Louise rassembla ses forces, et tenta de se lever. Elle y réussit assez bien, mais une raideur aux jointures la tenait debout comme plantée dans le plancher. Elle n'avait que trois pas à faire pour atteindre la porte. Ces trois pas pouvaient lui prendre cinq minutes, et d'ailleurs, la pauvre enfant avait dans la tête des éblouissements qui ne lui permettaient point de se diriger en ligne droite vers le but où tendaient tous ses efforts.

Il faisait grand soleil; une horloge voisine sonna sept heures. La noce était pour huit, ce qui, dans nos campagnes, n'est pas regardé comme trop tôt pour une semblable cérémonie.

Un cri d'effroi retentit tout-à-coup dans le jardin, et avant que Louise eut eu le temps de chercher à s'en rendre compte, au milieu de ses idées qui se perdaient et se mêlaient étrangement, le fou entra d'un saut, par la fenêtre, avec l'allure d'une bête féroce poursuivie, qui se retranche pour engager le combat. A cette vue, tout symptôme de paralysie disparut, mais une agitation nerveuse excessive y succéda sans tarder, si bien qu'à voir la malheureuse fiancée se débattre à outrance, grincer des dents et rouler des yeux éperdus dans toutes les directions, elle semblait chercher à copier le maniaque dont la repoussante apparition venait de se porter ce dernier coup.

Je ne prolongerai pas un récit fatigant pour tous, bornons-nous à dire que la rage dont le fou était épris avait besoin d'une victime et que son premier mouvement fut de saisir la main de Louise étendue de son côté comme par un instinct de défense. La malheureuse s'était affaissée sur le plancher et subissait toujours la crise nerveuse qui s'était emparé d'elle. Les objets n'avaient déjà plus aucun sens pour elle, lorsqu'une vive douleur provoqua un brusque changement. Le fou venait de lui broyer la main avec ses dents. Alors, cédant à une impulsion que je ne puis expliquer, elle se dressa d'un bond sur ses pieds et attaqua avec la furie d'une tigresse le monstre qui la torturait. On devine que la lutte ne fut pas longue—en quelques instants, la pauvre victime rouée de coups et perdant de nouveau connaissance, tomba comme une masse inerte. L'insensé la porta sur son lit, jeta par-dessus elle les toilettes qu'il avait amassées, et avisant une boîte

pleine d'allumettes, il les fit flamber toutes et alluma ce bucher.

Le lecteur comprend qu'il m'est impossible de retracer cette scène aussi rapidement qu'elle s'est accomplie. Il fallait que ce fut bien rapide en effet, car une douzaine de personnes, prévenues par le cri du domestique que nous avons entendu, n'avaient eu que le temps de graver l'escalier, de traverser un corridor et la première chambre à coucher. Ernest, qui arrivait juste au moment où l'alarme fut donnée, avait dépassé tout le monde, et toucha le premier à la porte verrouillée qu'il fit sauter d'un coup de pied.

—Eteignez le feu ! commanda-t-il, en s'élançant sur le fou qu'il frappa assez adroitement pour le renverser.

* *

La suite de mon histoire sera courte.

Quand on eut éteint les flammes, attaché le fou, et qu'on voulut s'assurer si Louise était vivante ou morte, on s'aperçut que ses cheveux étaient devenus tout-à-fait blancs, qu'elle ne parlait point, mais que son gosier imitait les coups du timbre de l'horloge qui avait sonné sept heures, dong, dong, dong, et que la pauvre enfant avait perdu la raison.

Cela s'est passé il y a déjà assez longtemps. Louise n'a pas recouvré la raison. Sa mère en est morte de chagrin. Son père passe le reste de sa vie à la veiller et à la faire surveiller. Sa folie est douce, atone, sans mouvement. Les gens du village qui l'aimaient tant et qui se rappellent combien était gaie la demeure du bon M. Dauzier, les plaignent sincèrement et montrent aux étrangers le lieu où règne cette grande infortune, ils disent : « c'est la maison triste, » et ces deux mots valent toute une narration.

Si vous visitez jamais la ville d'Ottawa, l'on vous montrera, travaillant avec les journaliers, dans l'une des vastes scieries que renferme ce lieu, un homme de belle taille, aux allures excentriques, que ses camarades nomment l'*Ecarté*. Parlez-lui, il vous étonnera par la correction de son langage, ses manières soignées et la douceur naïve de sa physionomie. L'œil a parfois des reflets singuliers. Vous demandez autour de vous pourquoi cette homme n'occupe point la place qui semble lui appartenir dans la société, et l'on vous répond :

—Ah ! voyez-vous, c'est un ivrogne.

Et vous passez outre, en le plaignant.

Cet homme, c'est Ernest Maillefer, le plus beau garçon de Québec en son temps, le mieux doué de tous ses confrères au barreau, le plus aimable des compagnons, celui dont la carrière s'était ouverte si brillante et qui promettait tant. Le désespoir l'a rendu à demi insensé, la honte l'a chassé ensuite du cercle où il vivait, puis l'isolement l'a mené à l'ivrognerie.

10 février 1873.

CHARLES AMEAU.

